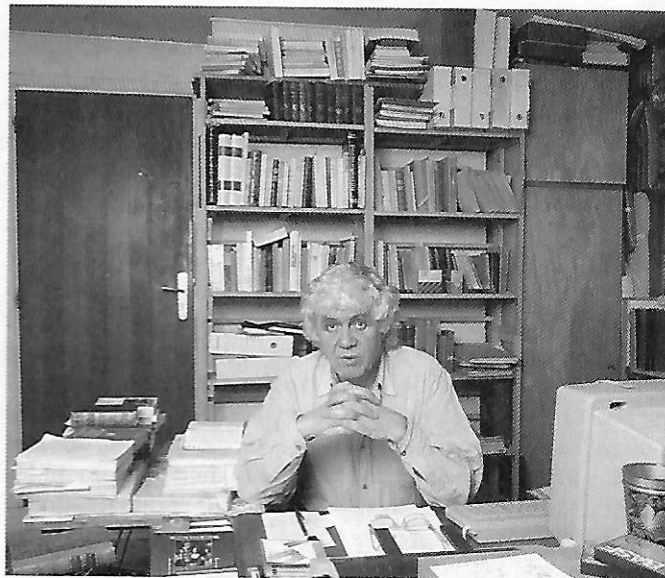


## La jeunesse comme elle vient

**La vie privée du désert**, Michel Chaillou. Ed. Le Seuil, 120 F.

Il y a mille façons de tricher quand on a cinquante-six ans et que l'on se penche sur sa jeunesse. L'une d'elle est évidente : l'oubli. L'oubli de ce que l'on est quand on a vingt ans. Mais dès les premières pages, le ton est juste. Et l'on devine que l'auteur a porté ses années de jeunesse avec lui, sans jamais les abandonner. Par quels bénéfices, hasard ou chance certains hommes ne trahissent-ils jamais l'adolescent qu'il ont été ? Michel Chaillou, dont c'est ici le troisième volume de souvenirs, est de ceux-là. *La Vie privée du désert*, c'est le portrait d'une génération qui a vingt ans au début des années soixante, aime la vitesse, la liberté, la philosophie mais ne peut ignorer la guerre d'Algérie. C'est aussi la vie d'un garçon dans les Deux-Sèvres qui se partage entre le collège de Melle où il est maître d'internat et la faculté de Poitiers où il poursuit ses études de philosophie. C'est surtout, en dehors d'une époque, d'une personnalité, la jeunesse comme elle est. Avec la solitude, l'incertitude, tellement de je veux et si peu de je peux. « Je n'ai jamais eu les qualités qui font, plutôt celles qui défont » résume joliment Samuel Canoby, le narrateur.

Que fait-on lorsque l'on est un jeune étudiant sursitaire et que l'on aime les verbes errer, murmurer et perdre ? On erre dans les rues de Melle à la recherche de l'histoire, de l'amour et de soi. On murmure ses meurtrissures d'enfance pour se convaincre que



Michel Chaillou

là n'est pas l'essentiel. On se perd dans Spinoza, Berkeley et les réminiscences de son adolescence marocaine. L'auteur écrit des pages bouleversantes sur le pouvoir de la littérature. Une littérature qui sauve quand la vie se défait : « Enfant, je crie dans le noir avant que la nuit m'enfoncé dans la bouche son bâillon. Je lis pour m'empêcher de crier. Je lis comme je cours, à la dératé, sans aucun doute à cause de ce noir, ce noir roulé en boule qui dévale derrière moi ». Mais on a la curieuse impression de le trahir en soulignant des passages noyés entre un hommage à *L'Éthique* et le portrait des habitants du collège Defontaine : le Principal Robert et ses chapeaux, le jardinier Albert et sa folie. Sans oublier les amis, Prieur et ses grimaces, Remoulin et sa moto, Nathan qui pose des questions sans écouter les réponses. Et Sylvain Février, le surveillant général, qui arrive plus tard à Defontaine et amène avec lui son expérience de la guerre d'Algérie. La guerre d'Algérie qui est partout. Dans les paroles de ceux qui ne la font pas, dans le regard de ceux qui l'ont faite, dans l'avenir de ceux qui ten-

tent de l'ignorer. Elle se glisse entre les lignes du roman. Lui donnant ce goût à la fois tendre et désespérant. Elle est une des raisons qui pousse Samuel Canoby à chercher ce qu'il appelle son « désert », lieu situé aux confins de soi et du monde, où le silence se fait présence.

Le narrateur sous-entend les blessures plus qu'il ne les dit car « quand on glisse, l'effroi de savoir si l'on s'arrêtera ? » Alors, mieux vaut ne pas s'attarder. Pourtant, la mauvaise enfance – celle qui détruit – se mêle à la bonne – celle qui construit. Il y a les parties de pêche avec son beau-père, les discussions en classe, la joie, un jour, d'apprendre que sa mère n'a rien oublié des discussions philosophiques qu'il lui imposait. Mais il y a aussi ce séjour à l'institution Thérèse pour enfants – enfants quoi d'ailleurs ? – « enfants ensablés » souffle l'auteur. Et le père si présent à cause de son inexistence et la mère si absente à cause de son omniprésence. « Se parlait-on vraiment avant qu'elle ne se taise ? » se demande, trop tard, le narrateur.

Michel Chaillou ne se contente pas de diriger une

collection, Brèves Littérature qui fête son vingtième anniversaire (1). C'est également un véritable romancier, à l'écriture toujours heureuse. Son style est divers, déroutant. Abrupt quand on l'attend suave, cocoonant quand on l'imagine sa cadé. Il surprend, étonne, même ne discorde jamais. Et si ses phrases vous empoignent, vous saisissent, c'est qu'elles semblent échapper de sa plume. Comme malgré lui. L'auteur interrompt d'une ligne des pensées sur la nature et interroge « Je pleure parfois sans raison : l'enfant qui dégorge ? » Alors, souvenirs vécus, souvenirs inven-

tés ? C'est un débat qui concerne pas le lecteur. Tant il y a des souvenirs vrais qui sonnent faux. Tant il y a des souvenirs faux qui disent vrai.

Peu à peu le trajet de vie d'un jeune homme trop rêveur se dessine : Nantes, Saint-Sauveur, Casablanca, Poitiers, Melle. Le narrateur nous raconte les départs douloureux, les lieux apprivoisés comme ils lui reviennent. Sans chercher à ordonner ce qui vient jamais rangé. « Ai-je pochaque événement trop privilégié les apparences ? » Non. Car à force de regarder la personne ne regarde, Michel Chaillou a su se mettre à l'abri d'un certain temps. Celui qui voile les yeux et fait passer l'enfance et jeunesse dans un contrée étrangère. Il faut « garder vigilant dans ses yeux regard intact de son enfance. L'as-tu gardé ? » demande Samuel. Malgré ses craintes, ses doutes, Michel Chaillou l'a gardé. Qui nous restitue avec force une jeunesse intérieure frémissante et douloureuse comme toutes les jeunesse.

Marie-Laure Delorme

(1) *Le Japon depuis la France. Un rêve à l'ancre*, Michel Butor. Hatier. Brèves littérature. 148 F.